

# Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 7

Session : 2024.

Épreuve de : Dissertation Emlyon - HEC Paris

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

La statue « Athéna à la borne » illustre la sagesse de la déesse de la guerre, elle qui sait se donner des limites, comme le montre la borne à ses pieds. Cette personnification sacrée, transcendante, d'une violence est accessible : il est d'usage de communiquer avec les Dieux chez les Grecs. Alors, les guerriers ne voulant tomber dans la démesure l'appellent... Sois sage, Ô ma violence. En effet, cette injonction est un appel lyrique à une violence comme divine, comme force démesurée. Or, le possessif semble montrer une subordination de la violence, cette force sacrée, à l'homme, pourtant immanent. Alors, la violence est comme un enfant à qui l'on demande d'être sage : on cherche à l'éduquer. Mais cet impétueux enfant est un enfant-roi, à la personne sacrée ; si on lui demande aussi poliment, c'est peut-être parce que l'on a peur de lui, et que ce rapport de domination, de possession, n'est pas si évident que cela. C'est comme si il n'agissait d'être précautionneux dans une relation imprévisible, qui pourrait se retourner contre soi à tout moment. Alors, cet enfant est à la fois transcendant, intouchable, mais aussi profondément notre chair. Ainsi, cette adresse à sa violence n'est-elle pas adressée à soi-même ? Cette injonction semble presque être une supplication, comme si on la faisait quand on sent le rapport s'inverser, qu'on sent que l'on va être hors de soi. En effet, c'est être hors de soi que de voir sa violence indépendante, comme si elle avait incarné notre corps et qu'on en est sorti, qu'on le voit de l'extérieur, qu'on essaye de lui parler, l'appeler, lui demander de se calmer, d'être sage. Cette demande d'être sage semble vouloir faire de sa violence une force stable, presque paradoxalement d'en changer l'essence : lui demander la mesure alors qu'elle est démesurée. Une violence sage n'est peut-être plus violence, cette force censée être impétueuse, jaillir presque sans prévenir. La demande peut-être alors celle d'un calme temporaire, comme un guerrier demanderait à sa violence de rester droite, sage, contrôlée, malgré les tentations du combat. Mais le guerrier n'est-il pas le fort, censé se contrôler ? Cette supplication n'est-elle pas avoué de faiblesse ? Considérer la violence comme une force que l'on doit supplier d'être sage, alors même qu'elle est censée

être maître, et donc soumise à notre volonté, montre que l'on est pas capable d'être sage nous-même : on est incapable de ne maîtriser. Et on a l'orgueil de penser que si notre violence ne reste pas sage, on se transformera en machine de destruction, comme un berserker nordique. En définitive, l'imposition de sagesse à sa violence ne doit-il pas être un impératif pour soi-même ? Si l'homme cherche certes à rendre sage l'impétueux enfant qu'est la violence en lui, cette force semble pourtant hors de sa portée, insoumise : on ne peut la posséder, et donc la maîtriser et l'éduquer. Dès lors, il convient de s'imposer à soi-même cet idéal de sagesse pour dominer sa violence.

L'enfant-roi en nous ne peut faire sa loi, sans quoi on s'expose à la destruction et au chaos. Notre violence, entendu ici comme la violence que l'on a en soi, est imprévisible, impétueuse. C'est comme s'il existait un moi en moi qui n'en fait qu'à sa guise. Ce moi, explique Freud dans son Malaise dans la civilisation, est une force de destruction, une pulsion de mort, prête à jaillir à chaque instant. Alors, on s'adresse à sa violence et lui demande d'être sage, comme s'il existait une bipartition en moi : c'est selon Freud Eros et Thanatos qui se livrent une bataille en nous. Et cette imposition, cette demande à Thanatos d'être sage, il ne l'écoute pas ; ni la pulsion de mort peut rester sage quelque temps, c'est dans son essence que de jaillir nécessairement, et on ne peut lui demander trop longtemps de se faire. En effet, l'enfant, lui demander d'être sage, c'est comme remettre à plus tard : cette sorte de fuite face à sa violence ne peut se solder que par un « retour du refoulé » nous dit-il. Cette idée est illustrée par Zola dans son œuvre La Bête Humaine, qui décrit un Jacques Lantier particulièrement vulnérable face à ces pulsions qu'on a tous. Dans son cas, la logique est simple : sa violence se réveille à la vue de la douce féminine. Et lorsqu'il est avec Séverine, il demande à sa violence de rester sage, au moins temporairement. Mais elle est impétueuse. Il s'adresse à elle comme s'il s'agissait d'une divinité nasé, <sup>alors qu'elle</sup> lui demande de « venger des offenses passées », et lui, simple homme, ne peut rien faire d'autre que la supplier, lui demander de se calmer. Ainsi, s'il arrive à fuir la première fois, la seconde se solder en massacre de Séverine, son amante, de qui il tranche la gorge. Et hors de lui, comme si l'enfant avait pris le contrôle de son corps, il ressent un plaisir comparable. Nous sommes faibles et l'enfant fait sa loi : lui demander d'être sage ne suffit pas.

Si cela ne suffit pas, alors il faut un moyen pour l'homme d'imposer la sagesse à sa violence. La loi du plus fort rend l'homme vulnérable face à sa propre violence, plus forte que lui, transcendante bien qu'infantile : elle fait sa loi. Alors, il faut la loi d'encore plus fort. C'est ce qu'explique Hobbes dans le chapitre XIII du Léviathan. Dans l'état de nature au sens hobbesien, l'homme est incapable de rendre sa violence sage : sa vie est « solitaire, <sup>indolente,</sup> dégoûtante, animale et brève ». Alors, doté de logos, c'est à dire de raison, il établit un contrat pour faire faire sa violence. Au lieu de lui-même demander à sa violence d'être sage, il consent à l'existence d'une force suprême, capable de la plus grande violence, pour que même sa violence reste sage face à ce grand frère. En d'autres termes, l'État, détenteur du pouvoir légitime et consenti par les signataires du contrat, empêche notre violence de se manifester, sans quoi l'on s'expose à une violence plus grande encore. Ainsi, en s'adressant à notre violence, on lui demande d'être sage par la dissuasion. Cette éducation à la sagesse de notre violence est rationalisée dans l'armée, comme le montre le film Full Metal Jacket de Stanley Kubrick. Il y expose la procédure disciplinaire à laquelle font face les « marines » avant d'être envoyés au Viêt Nam. Ainsi, la loi, qu'elle soit pénale ou martiale, est un moyen d'éducation de sa violence, pour la rendre sage, mais ce moyen utilise la peur, la dissuasion.

Or rappelons-le la violence est un enfant qui peut se révéler quelque peu téméraire. Et quand la dissuasion ne suffit pas, quand la force bondit et s'apprête à sortir, il ne me reste que la supplication. C'est la dernière barrière qui se lève quand la bête en soi jaillit. Cet ultime rempart, cette ultime adresse à la violence n'est que demande, votre prière. C'est ce qu'explique Lévinas dans son Éthique et infini. Il y théorise l'existence d'un ultime - au sens de dernier - garde-fou quand notre violence est sur le point de s'exprimer. En effet, alors que nous faisons face au « visage », un impératif moral de mon violence apparaît, comme une demande à sa violence d'arrêter, d'être sage. Ce qu'il entend par « visage » est une sorte de révélation, épiphanie de la faiblesse de l'autre, du vertige face au déséquilibre de rapport de force que révèle la nudité, c'est-à-dire <sup>mé</sup> fragilité de l'autre. Cette dernière injonction à sa violence est une demande de sagesse, pour qu'elle reste mesurée, calme. Pour autant, le « visage » dans sa nudité fait aussi un appel paradoxal à la violence, comme s'il inciterait à l'expulsion de la putrion. Alors, cette demande à une violence indépendante de moi peut s'avérer vaine.

En effet, cet autre moi en moi reste indépendant. Ma violence n'est peut-être alors pas la violence que je possède, maîtrise, mais au contraire que je fais parce qu'elle me maîtrise. Comme si l'homme était simplement le médium entre la volonté de la violence et l'acte de la violence ; comme si la violence cherchait simplement un homme pour

s'imcarner. Et cet homme violent est en réalité victime d'une sorte de destin, qui a décidé de réaliser cette force sacrée qu'est la violence par sa main. C'est ainsi qu'Oedipe dans l'Oedipe-roi de Sophocle mène une enquête, une sorte de généalogie du mal qui s'abat sur Thèbes. Quand il demande au mal de se calmer, ce qu'il ne sait pas encore, c'est que le mal vient de lui ; c'est sa violence qui a tué Laios et épousé Jocaste ; mais au fond, ce n'est pas lui, il n'est que l'outil du destin, tragique victime d'offense faites par ses aïeux. Alors, au fond, sa violence n'est pas siienne, même s'il en est l'incarnation, et il ne peut alors lui demander d'être sage. C'est comme si la violence était une force immatérielle, intouchable, qui n'a pas d'être. Elle existe, mais elle n'a pas d'être : elle doit s'imcarner, faire croire qu'elle est humaine, qu'elle est l'outil, pour pouvoir se révéler. La violence est au fond la plus sage : c'est elle qui sait, et elle sait plus qu'Oedipe, pourtant vainqueur de l'énigme de la Sphinx. Alors, elle feint l'enfance, pour que l'homme <sup>qui a</sup> s'attendrisse, pour lui faire croire qu'il a le contrôle, que lui, très sage animal, pourrait la dominer et lui demander d'être sage.

Cette illusion que la violence donne à voir à l'homme lui permet de renverser le rapport de possession. Ce n'est plus l'homme qui demande à la violence de rester sage, mais bien la violence, après qu'elle a pris le contrôle, qui lui demande de ne mettre de côté pendant qu'elle emploie son corps. C'est ce qu'explique Simone Weil dans l'Il'ade ou le poème de la force, où elle montre que le paternalisme de l'homme vis-à-vis de sa violence est un orgueil qui se retourne nécessairement contre lui. En effet, ce n'est pas seulement la violence qui est sous l'emprise de la violence, mais le violent lui-même qui est soumis à « l'empire de la force ». Alors qu'il croit pouvoir la dominer, la faire sage, comme à son service, l'homme est en réalité victime d'une illusion qui se résout par un renversement du rapport de possession. Ce n'est plus sa violence comme violence qu'il domine, éduque, assagit, mais sa violence comme celle qu'il commet sous l'emprise de la violence. Ce mécanisme peut s'expliquer par la colère ou l'orgueil : les deux se lèvent l'homme hors de lui, soit parce qu'il ne se contrôle plus, soit parce qu'il se sent plus qu'homme. Alors, la violence prend possession du corps qu'il a laissé vacant, et, pendant le contrôle, l'homme ne peut rien faire d'autre que lui demander d'être sage, en vain. Ainsi, Chateaubriand parle de « l'effroyable remord de la gloire qui se traînait derrière Napoléon » dans ses Mémoires d'outre-tombe. Alors qu'un soldat, sans jambe, abandonné au froid de l'hiver Russe, rampe vers un Napoléon dépité, l'empereur se rend compte qu'il s'est laissé aller. Lui, grand stratège, a attaqué la Russie en hiver. L'empire de la violence a fait effet sur lui, et il ne peut lui demander d'être sage quand il a perdu le contrôle : il ne peut qu'avoir des remords. Car la violence n'est jamais sage au sens de mesurée : elle est chaos, démesure. La sagesse de la violence est dans sa capacité à faire croire qu'elle aurait pu être possédée, dominée.

Elle ne peut être dominée ni on entre dans son jeu. Si on arrive au

4/7

# Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 7

Session : 2024

Emplacement  
QR Code

Épreuve de : Dissertation Enlyon - HEC

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

point où il faut lui demander d'être sage, de se calmer, c'est qu'elle a déjà pris le contrôle. Si l'homme voit en lui la démesure, la colère, l'envie, si le mal est déjà loi, son mal se montre, lui demander d'être sage est vain. C'est comme demander à une bête sauvage d'être sage : une fois qu'on est devant la bête, il est déjà trop tard. Ainsi Dieu s'adresse à Ève : « la bête rapie, sauras-tu la dominer ? ». Cette question même montre que c'est quand la bête est encore rapie, quand sa bête se cache, ne se montre pas, qu'on peut la rendre sage, du moins éviter sa fureur. Mais cette bête, ce serpent, est très réducteur. Il est déjà sage, entendu ici comme malin, intelligent, étant donné qu'il manipule. Une fois qu'il se montre, qu'il nous parle, qu'on lui demande de rester sage, c'est déjà trop tard. S'adresser à lui, c'est ouvrir au mal la porte de nos faiblesses, et Ève, jaloux, en a fait les frais, en tuant son frère Abel qu'il pensait être le préféré de Dieu. C'est ses faiblesses, ses passions et émotions qui l'ont rendu incapable de faire face à ce qui se disait être sa violence alors qu'elle n'était que le mal qui cherchait à s'incarner. On ne peut dominer sa violence, sa démesure.

Si l'homme ne peut dompter sa violence, lui demander d'être sage, alors il s'agit de s'imposer à soi-même cet idéal de sagesse. La tentation qui apparaît quand sa violence se montre n'est jamais coercion. Plutôt que lui demander d'être sage, il doit lui-même être imperméable à son réduction pouvoir de réduction. En effet, parler de sa violence, surtout pour la supplier de se calmer, c'est déjà un acte de lâcheté selon Sartre. Les lâches sont ceux qui refusent d'assumer leur responsabilité : au lieu de se demander à soi-même d'être sage, l'homme peut être tenté de mettre la responsabilité sur son poids sur l'idée d'une force mystique. Si nous sommes ces traversés de putrions, et si la violence essaye de nous utiliser, ce sont nos actes qui nous définissent. Ainsi, il explique dans l'Existentialisme est un humanisme que « l'existence précède l'essence »

En d'autres termes, ce sont nos actes qui nous définissent, et il s'agit de ne pas se refuser à la liberté à laquelle on est condamné en croyant pouvoir dominer la violence par une simple imposition. Ainsi, André Malraux dans La Condition Humaine décrit l'assassinat d'un haut dignitaire par Tchen, un révolutionnaire. Alors que Tchen cherche des stratagèmes pour se délester de la responsabilité du crime, ~~se demandant~~ à la violence qui l'a choisi comme outil du sacrifice d'être sage, « c'était toujours à lui d'agir ».

Certes, il est missionné et certes il est en quelque sorte l'outil de la violence, mais c'est lui-même qui choisit d'être violent en tuant. Alors, plutôt que de supplier la victime d'être sage, il faut rester lucide quant à notre responsabilité : c'est à nous d'être sage et de se refuser à la violence.

Cette sagesse n'est pas innée : elle s'apprend. Alors, plutôt que de chercher à éduquer sa violence, il faut s'éduquer soi-même. Celui qui n'est pas sage est un enfant tout aussi impétueux que l'enfant-roi qui est la violence, mais n'a pas sa force. Aristote explique dans son Éthique à Nicomaque (livre X, 10) que l'homme doit s'éduquer pour passer de l'enfance, d'immatrité, à la sagesse. Il introduit une logique de tripartition de l'âme, entre une âme végétative, désidérative et rationnelle. L'homme doit maîtriser ses désirs, responsables de sa violence, avec une contention de l'âme désidérative par l'âme rationnelle. Ainsi, plutôt que de penser le rapport à la violence comme un mari face à sa violence, à qui l'on demande d'être sage, il convient de se penser comme moi et moi responsable de ma violence. Alors, l'impératif de sagesse n'est plus imposé à sa violence mais à soi-même, ce qui est plus pertinent dans la mesure où la violence est indépendante de nous et que pour la combattre il faut se combattre soi-même. Aristote explique même qu'une fois sage, l'homme est capable de devenir législateur. En d'autres termes, plutôt que de laisser sa violence faire sa loi comme un enfant-roi, il faut soi-même faire sa loi, à laquelle on se plie de bon cœur car nous en comprenons l'intérêt. Là est la pure sagesse : dépasser ce conflit, cette antagonisme avec la violence, quel on supplie d'être sage, mais plutôt être le capitaine de son propre navire malgré les vagues.

Et cette vie que l'on mène, à braver les flots, il faut l'aimer. Il faut se réconcilier avec ces contingences, voir la violence, l'accepter mais la dominer par sa propre loi. Le sage est souvent perçu comme un vieil homme, or la violence ne vieillit pas. Elle ne peut être sage : elle s'abat sans demander son reste, sans prévenir, erratiquement. Elle touche certains plus que d'autres ; elle est par essence injuste : on ne peut lui demander d'être sage, car cela

revient à se soumettre à sa volonté. Alors, comme l'explique Nietzsche dans Le crépuscule des idoles, il faut aimer ces contingences. « Amor fati », ce n'est pas se résigner, se croire condamné par le destin ; c'est au contraire l'accepter et l'aimer pour en tirer le mieux ; et il ne suffit pas de demander à sa violence qu'elle soit sage pour qu'elle le soit : il faut que sa volonté dépasse celle de la violence pour qu'elle ne puisse tout simplement pas s'exprimer. Si elle ne peut être sage, qu'elle se taise à jamais, en laissant le sage parler. Le vieux pêcheur du Viel homme et la mer d'Hemingway ne se plaint pas de la violence de plus, lui sage ne supplie pas la tempête de s'assagir. Quand la petite pêche est infructueuse, ce n'est pas en envolée lyriques qu'il se plaint auprès d'une force sacrée. En ne faisant manœuvre stable dans la tempête, c'est sa propre violence qui s'en voit stabilisée. C'est parce qu'il est sage, insensible face à ce qui ne dépend pas de lui, stoïque, qu'il ne déborde pas de passions tumultueuses prêtes à jaillir sans prévenir. Alors, la violence du sage, plus que sage elle-même, est tue.

De là, faut-il s'imposer la sagesse plutôt que demander à sa violence de l'être ? Il est d'usage de penser que la violence est une force inouïe qu'il faut éduquer, que ce soit par la contention de nos pulsions, la contrainte par la loi ou la simple supplication face à l'imminence de l'acte. Mais il est assez illusoire de penser que l'on peut éduquer sa violence, simplement parce qu'elle n'est jamais sienne. On ne peut la rendre sage au sens de mesurée car elle est par définition démesurée et qu'elle est externe à nous et cherche à nous posséder. À partir du moment où elle nous possède et s'exprime, on ne peut déjà plus lui demander de rester sage. Alors, cet impératif de sagesse doit être imposé à nous-même pour ne plus être vulnérable face aux stratagèmes sagaces de la violence. C'est parce qu'on est profondément libre qu'on a le lien de chercher à rendre la violence sage en se rendant maître d'elle, il faut s'imposer un code de conduite qui ne laisse pas de faille à la violence. Alors, notre sagesse nous permet d'accepter les violences car on y est imperméable. Cette stabilité extérieure permet un apaisement de l'âme pour ne jamais alimenter sa violence et ses pulsions, qui restent endormies, sages.